

76^e 7 Janv. - Février 1921
" 12 Sept. - octobre "

M. 6f-16

N° 8. — Mars-Avril 1921

DEUXIÈME ANNÉE



LA REVUE de la CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
Documentaire et Bibliographique.



CONNAITRE ET ÉTUDIER
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

SOMMAIRE DE LA 8^e LIVRAISON

	PAGES
I. — COUTUMES CORSES D'ANTAN ET D'AUJOURD'HUI. <i>Les anciens notaires corses</i> , par M. H. de MORATI-GENTILE.	33
II. — ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE. <i>Sampiero en Corse</i> , (juin-juillet 1564) (Fin), par Dom. Ph. MARINI, O. S. B.	37
III. — ETUDES GEOLOGIQUES. <i>Le Monolithe d'Algajola</i> (gravure), par M. D. HOLLANDE.	42
IV. — DOCUMENTS HISTORIQUES. <i>Comment à Bastia et en Corse, en 1799 et en 1818, on célébrait l'anniversaire de la mort de Louis XVI</i> , par M. Emile FRANCESCHINI.	47
V. — ETUDES MODERNES SUR LA CORSE. <i>L'Ecole régionaliste en Corse</i> , par M. DONO PAGANELLI.	53
VI. — LA CORSE DANS LES PERIODIQUES. Abbatucci (Dr) : <i>Esquisse d'un programme de la Réno- vation de la Corse</i> , par M. Paul ARRIGHI.	55
VII. — LES OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE. Conte-Grandchamps : <i>La Corse, sa colonisation, son rôle dans la Méditerranée</i> , par M. Lucien BRIET.	56
VIII. — LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE. Forester (Thomas), <i>Rambles in the island of corsica</i> , par M. Paul CHAUVET.	59
IX. — DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE. <i>La conquête de la Corse par les Anglais</i> (Suite) tra- duction de M. L. FILIPPI.	62

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conser- vateur des antiquités de la Corse.
- ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.
- BÉNÉVENT** (Ernest), Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.
- BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Let- tres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- BRIET** (Lucien), Homme de lettres, explorateur ; Secrétaire général adjoint de la *Société de Spéléologie*.
- BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.
- CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
- CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut de France*.
- COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.
- CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
- COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse.
- DEMONTÈS** (V.), Docteur ès-lettres ; Professeur d'histoire au *Collège de France*.
- FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.
- GRAZIANI** (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.
- HOLLANDE** (D.), Docteur ès-lettres, auteur de la *Géologie de la Corse*.
- MANSION** (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.
- R. P. Dom **MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
- SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
- SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

COUTUMES CORSES D'ANTAN ET D'AUJOURD'HUI

Les anciens Notaires corses

Les notaires tenaient une grande place dans l'existence de nos ancêtres. A une époque où l'instruction était peu répandue, où le nombre de personnes sachant écrire était infime, le rôle d'un homme chargé de relater les conventions et les actes de la vie publique et de la vie privée était certainement un rôle de première importance.

Les *ceppi* ou registres qui nous ont été laissés par les tabellions corses sont une source précieuse de renseignements pour ceux qui veulent connaître les mœurs d'autrefois (1).

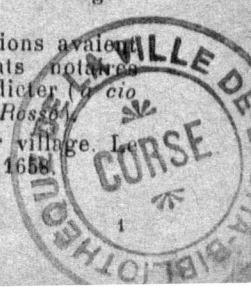
Cela ne signifie pas que nos notaires furent des hommes de grande science et de haute capacité. La plupart étaient au dessous du médiocre. Trop souvent leur calligraphie et leur style, — pour peu qu'ils sortent des formules habituelles, — rendent extrêmement difficile la lecture de leurs actes, et l'on se demande ce que devait être, par exemple, ce Brencione de Niolo qui, le 4 février 1585, était autorisé à professer à Renno en Balagne « à la condition de ne pas exercer pendant quatre mois au cours desquels il apprendra à mieux écrire » (2).

Pour être agréé, il fallait offrir certaines garanties de moralité et d'instruction. En fait, comme les besoins étaient grands (3) et le choix limité, on écartait rarement un postulant, quel que fût son degré d'ignorance, bien que le chapitre III des *Statuts Civils* exigeât un temps d'apprentissage et un examen préalable. On se contentait parfois de mentionner dans les certificats, et de sous-entendre toujours, que l'imétrant était *idoneo all'uso corsesco*. Quant au prestige de la profession, nous observerons que les nobles ne dérogeaient pas en l'exerçant pourvu que leurs actes fussent passés dans leur maison d'habitation ou chez des infirmes, et non

(1) Plus particulièrement de la deuxième moitié du XVI^e Siècle et des deux siècles qui suivirent, car on trouve peu ou point de registres antérieurs aux guerres de Sampiero.

(2) *Arch. Départ.* — L'année précédente les populations avaient demandé qu'un stage de 6 mois fût imposé aux candidats notaires afin de se mettre quelque peu en mesure d'écrire et de dicter (*cio che mediocrement e sappino scrivere e dettare*). (*Libro Rossa*).

(3) On pouvait compter, en moyenne, un notaire par village. Le Nebbio qui en possède deux actuellement, en avait 16 en 1658.



dans une échoppe ou bureau susceptible de provoquer la clientèle (1).

Lorsque le Gouverneur estimait que le candidat notaire réunissait les conditions voulues, il délivrait des lettres patentes avec un certain cérémonial. M. Touranjon cite, dans son Inventaire de nos archives, un extrait du brevet accordé à Michele Galletti de Bonifacio en 1584. Nous supposons que la formule adoptée était spéciale aux notaires d'une ville ayant son statut particulier et des privilèges très étendus. Mais ayant retrouvé les lettres octroyées en 1744 à un notaire de Saint Florent, nous avons pu constater que les formes d'investiture varient peu au cours des siècles et suivant les lieux. Voici la traduction de notre document :

« Pietro Maria Giustiniani, Commissaire Général de Royaume de
« Corse pour la Sérénissime République de Gènes ;

« Ayant été informé des bonnes vie, qualités et mœurs de Noble
« Giuseppe Maria Bizarelli q. Michele, de Saint-Florent, et de l'appren-
« tissage qu'il a fait de la profession notariale, et vu les attestations à
« nous fournies par les examinateurs que nous avons commis, nous
« l'avons, pour ce, nommé et le nommons notaire et en qualité de
« notaire public de ce Royaume, avec tous les honneurs et émoluments
« relatifs et appartenant à cette profession. Lequel noble Guiseppe
« Maria, agenouillé devant nous, a promis et juré, la main sur les Sa-
« cro Saints Evngiles, de remplir et exercer sa charge bien et fidè-
« lement et avec exactitude, de demeurer fidèle à la Sérénissime Ré-
« publique de Gènes, de ne passer aucun contrat usuraire, de tenir
« secrets les testaments, actes de dernière volonté et autres actes qui
« doivent demeurer secrets, de tenir comme à lui recommandés, dans
« les choses justes et raisonnables, les veuves indigentes et les orphe-
« lins, et enfin de remplir et observer les dispositions des statuts et
« des lois, sous les peines y édictées.

« Et, comme signe de vrai notariat, nous l'avons investi de la
« plume et de l'encrier et, lui ayant donné le soufflet (*guanciata*) hono-
« rifique, nous avons ordonné que soient rédigées pour lui les présen-
« tes lettres patentes qui seront signées par nous et par notre chan-
« cellier et munies du sceau public, après qu'il aura payé à la Seigneu-
« rie Excellentissime vingt-cinq écus, suivant le règlement.

« Donné à Bastia, ce 22 janvier 1744

Sceau

« Pietro Maria Giustiniano, Com^{re} G^{ral}

« Gius-Maria Badano, Chancelier. »

Une fois muni de sa licence, le nouveau notaire devenait un homme indispensable. On faisait peu usage, en Corse,

(1) Patente accordée en 1588 à Piergiovanni da Matragentilhomme ; — à Aurélio fils de Piergiovanni Matra (1589) ; — à Noble Polo q. Guglielmo delle Vie (1595), à Lorenzo Assereto (1595), — à Cataneo q. Cattaciolo de Bonifacio (1584), etc. Cf. Pietro Morati. *Pratica Manuale*. Prel. V. 5.

d'actes sous-seing privé. Ceux-ci constataient, le plus souvent, de simples accords préliminaires auxquels un acte authentique venait ensuite donner la forme et les sanctions définitives. Les ventes, les baux, les contrats de mariage, les procurations, les testaments, en un mot, tous les actes de la vie courante étaient reçus, si minime que fût l'intérêt en jeu, par le notaire qui relatait, de même suite, le paiement d'une dot ou d'un prix de vente de plusieurs milliers de lires, la restitution d'un semi boisseau de blé, ou une procuration pour représenter parrain ou marraine à un baptême.

Le notaire procédait à une première rédaction sur feuilles volantes. Il transcrivait plus tard ces actes sur le registre dûment coté et paraphé par la Chancellerie. Ce mode de procéder n'avait pas d'inconvénient sérieux, si le notaire ne laissait pas s'accumuler un trop grand nombre d'actes à transcrire (1). Du reste, un contrôle était exercé par le Chancelier du Gouverneur auquel les registres devaient, sous des peines sévères, être soumis chaque trimestre pour vérification, et qui pouvait exiger leur exhibition à tout moment (2).

Le notaire était aussi l'écrivain-greffier de la Communauté. Celle-ci était représentée par les notables de la localité, qui se réunissaient, certains dimanches ou jours fériés, sur la place de l'Eglise ou dans l'Eglise même sous la direction du *Podestà* et des deux *Pères du Commun*, pour délibérer sur les affaires municipales : nominations aux charges annuelles (officiers municipaux, capitaines des milices, chasseurs d'ours, gardiens de récoltes, *paceri*, estimateurs etc...), élaboration de règlements de police, adjudication de travaux publics, création de taxes : tout cela faisait l'objet d'actes solennels, de déclarations collectives ou individuelles et d'engagements pécuniaires sur l'exécution desquels le notaire acceptait parfois

(1) Requête de Gio-Camillo Bizarelli exposant que son frère Giuseppe Maria a été mis à mort par les rebelles sans avoir pu transcrire seize actes divers demeurés sur feuilles volantes. Autorisation accordée de mettre en « ceppo » les dits actes, 24 novembre 1766. — Le défunt est précisément le titulaire de la patente que nous avons rapportée ci-haut.

(2) Suspension de Don Garcia, notaire à Linguizetta, qui n'a pas fait viser son registre depuis six mois et annulations des actes postérieurs au dernier visa, (1603). Ordre de représentation de registres dans un procès, sous peine de paiement des frais et dépens et de l'estrada (*due tratti di corda*). — Mention du 25 mai 1707 expliquant que M^e Ciamba n'a pu faire viser son registre parce qu'il était retenu en prison à Bastia.

de veiller. Sa profession n'était pas non plus incompatible avec les divers mandats impartis par la collectivité, et nous le voyons souvent enregistrer sa propre élection.

Ajoutons que certains actes de publicité ou d'exécution, confiés de nos jours à des agents spéciaux tels que les greffiers ou les huissiers, étaient légalement de la compétence des notaires. C'est ainsi qu'en matière de vente immobilière ils procédaient à l'*avocazione* ou avis donné, à l'issue de la messe, de la convention intervenue, afin de permettre à ceux qui pourraient préempter ou faire opposition, d'exercer leur droit.

Le notaire procédait de même à la mise en possession du créancier poursuivant qui s'était fait attribuer, par voie de justice, tout ou partie des biens de son débiteur, suivant une procédure d'expropriation qui mériterait à elle seule un examen spécial.

Mais si de telles fonctions étaient multiples et variées, le profit était maigre. M. Touranjon remarque justement, dans sa Préface à l'Inventaire de nos Archives, que parfois le notaire ne rougissait pas d'exercer un autre métier (1).

Les tarifs d'autrefois nous sembleraient d'une modicité ridicule à l'heure présente. Pourtant, on les trouvait excessifs. On se plaignait aussi de leur imprécision qui laissait la porte ouverte à maints abus. En 1570 les Corses demandent au Sénat de fixer à 10 sols le coût de chaque acte instrumentaire, compromis, sentences, etc., à 2 et 4 sols, les procurations *ad litem*, à 20 sols et à 1 livre les testaments. Il est vrai qu'à la même époque un boisseau (*bacino*) de blé valait 6 sols, une chèvre une livre et une vache 14 livres ! Mais l'argent était rare. Les paiements en nature étaient courants, surtout au moyen de denrées, et les notaires durent s'y résigner comme tout le monde, jusqu'à la conquête française, après laquelle on modifia complètement l'organisation et le tarif du notariat.

Certains notaires ne dédaignaient pas le système du forfait ou de l'abonnement. Le 25 octobre 1752 nous voyons le Chanoine Paolo Angeli convenir avec M^e Bizarelli que ce dernier n'exigera aucun émolument, pour actes à passer pour

(1) A la fin du XVI^e siècle, Bruschino de Farinole rédige ses actes « sur le banc de sa boutique », ce qui semble impliquer un commerce, ou un travail d'artisan.

En 1672 un notaire figure parmi les cavaliers à solde mensuelle de la garnison de Saint-Florent.

le compte du dit ecclésiastique, ou pour copies à lui délivrer, et ce moyennant abandon par le chanoine de la jouissance d'un jardin (1).

Nous sortirions du cadre de cette rapide esquisse si nous voulions procéder à une revue même sommaire des diverses catégories d'actes laissés par nos anciens notaires. Comme nous l'avons dit, ils reflètent toute la vie publique, privée religieuse aussi, de nos anciens. Les testaments avec leurs préambules, leurs legs particuliers et leurs clauses fidéicommissaires, les contrats de mariage, les inventaires, l'affermage des taxes et dîmes; les conventions passées avec les gardiens des récoltes et des vignes, les engagements militaires, les rapports de mer des capitaines de navire, etc., fourniraient la matière nécessaire d'autant d'études intéressantes; la mine est riche et presque inexploitée, et M. Jacques Busquet, dans son livre magistral sur la *Vendetta et les Paci Corses*, vient de nous montrer quel parti un écrivain sagace et curieux du passé peut tirer des actes conservés dans les vieux *ceppi notarili* de notre pays.

Fr. de MORATI-GENTILE.

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE

SAMPIERO EN CORSE (2)

(Juin-Juillet 1564)



On en était là quand on apprit l'arrivée de Sampiero à Silvareccio (24 Aout). L'exécution du plan demeure suspendue. Le jeu devenait sérieux. Il y avait sur les flancs du mont Saint Angelo de sept à huit mille Corses, les Génois, au dire du Sénat, comptaient quatre mille hommes et 250 chevaux. On ne devait pas rester longtemps à se regarder. Les Corses qui venaient combattre portaient avec eux leur sac garni de pain et de fromage; c'était un approvisionnement qui ne

(1) Au XVI^e siècle le Gouverneur interdit, dans la piève de Sartène une pratique consistant à faire donner aux notaires un boisseau de grain par paire de bœufs (15 août 1581. *Arch. Dép.*). Cela ressemblait singulièrement à une taxe, mais les salaires des gardes-champêtres, des maîtres d'école, des chirurgiens n'étaient pas perçus autrement. Il ne faut pas oublier que les méthodes administratives et budgétaires modernes étaient inconnues de nos pères.

(2) Cette intéressante étude historique, qui fait connaître des détails précieux et inédits de la Vie du héros corse, est complète dans les trois numéros 6, 7 et 8 de la *Revue de la Corse* (N. d. l. D.)

pouvait durer longtemps. Les Génois recevaient de Bastia leur subsistance. Elle était apportée sur des barques à la Poraggia, d'où le provéditeur la faisait conduire sous bonne escorte à Vescovato. Des hauteurs de la Penta, les Corses voyaient se renouveler chaque jour cette opération, et le 28, résolurent d'attaquer la colonne et de s'emparer du ravitaillement. Sampiero s'y opposa d'abord puis cédant à leurs instances, leur donna pour chef Achille de Campocasso, accompagné de Pierre-Jean d'Ornano et d'Antoine de St Florent. Les vivres se composaient de 165 sacs de pains. Il y avait pour escorter le convoi deux compagnies et une partie de la cavalerie. Le provéditeur y était allé en personne. Il avait avec lui Alphonse Gentile d'Erbalunga, Jean-François de Pino et un troisième Corse. On revenait au camp, et l'on était arrivé à mi-chemin, quand on aperçut la troupe des Corses qui, marchait à grands pas, soulevant un nuage de poussière. Les Génois se sentirent perdus : entre eux et les Corses la disproportion était trop forte : deux mille hommes peut-être d'un côté, et pas deux cents de l'autre. Ils se mirent en ordre de bataille : cinquante arquebusiers en tête, les mulets avec leurs conducteurs au centre, cinquante autres arquebusiers en queue, et sur le flanc gauche, à une certaine distance, la cavalerie se tenait entre le convoi et l'ennemi. Le provéditeur appuya encore à gauche avec ses trois Corses qui furent ainsi les premiers à affronter les patriotes.

Ceux-ci marchaient en désordre, Achille de Compocasso et Alphonse de Gentile, qui étaient ennemis, allèrent au devant l'un de l'autre. Au premier coup Achille fut blessé à la cuisse, et son cheval blessé pareillement tourna sur bride et emporta son cavalier. Les autres chevaux firent de même, et ceux qui les montaient, passant tout à coup de la confiance à la frayeur, entraînèrent dans leur fuite tous ceux qui les suivaient. La panique est un fait qui se produit même chez les meilleures troupes ; il n'est pas étonnant qu'elle ait entraîné des hommes braves mais sans discipline. La cavalerie génoise chargea et ne donna pas aux Corses le temps de se reconnaître. Ils se sauvèrent à toutes jambes, se glissèrent dans un maquis et n'échappèrent aux coups de l'ennemi qu'après avoir perdu plus de trois cents hommes. La victoire de Caccia était payée.

De la Penta Sampiero voyait le désastre et ne pouvait le réparer : c'était trop loin et ce fut si rapide. Le lendemain les vaincus s'accusaient les uns les autres, selon qu'ils étaient du deçà ou du delà des monts, puis retournaient dans leurs villages. Ceux qui avaient contemplé l'événement sans y prendre part, s'en allaient aussi. Au bout de cinq jours, il ne restait auprès de

Sampiero qu'un millier d'hommes, et au bout de dix jours, quelques centaines à peine. Ils ne sont plus que cent cinquante, écrivait Fornari toujours bien informé; et sur ses instances Etienne Doria tentait dans la nuit du 13 septembre un coup sur Loreto. Grâce à la vigilance d'une sentinelle, le coup échoua, et ce qui restait des Corses put s'enfuir sans dommage. Sampiero qui était à la Casabianca, miné par la fièvre tierce, se retira à la Porta, où l'on fit difficulté pour le recevoir, puis à Piedipartino, chez Piero d'Orezza. Il était réduit à l'impuissance par la maladie et par manque de soldats. Depuis le 28 août, il ne pouvait plus être question de traiter avec lui et l'on n'avait plus besoin de lui proposer la forte somme (qu'il n'aurait jamais acceptée); il n'y avait qu'à le poursuivre.

C'était le moment pour Etienne Doria d'exécuter le plan qu'il avait conçu, ou de forcer la bête dans son gîte. Il ne tenta ni l'un ni l'autre: le nom de Sampiero lui imposait: «Je n'agirai qu'après bonne considération, écrivait-il;» et sous prétexte de ne pas commettre d'imprudences qui auraient profité à Sampiero, il passa quarante jours dans l'inaction. Il en sortit seulement à l'arrivée de Don Laurent Figneroa qui venait avec 1500 allemands payés par Philippe II. Avec ce renfort il quitta Vescovato le 17 octobre, campa le soir à la Padulella, et le 18 rencontrait les Corses près de Cervione. Sampiero qui avait pénétré ses intentions, avait fait à l'avance construire un ouvrage de guerre sur le chemin qu'il devait parcourir, avec l'intention de s'y appuyer pour livrer bataille. Sa santé était à peu près rétablie, et quelques centaines de partisans lui étaient revenus.

Sur une éminence quelques maisons formaient un hameau qu'on appelait les Caselle. Il les avait reliées l'une à l'autre, les avait flanquées de deux tours en pierre sèche, et entouré le tout d'une tranchée. Filippini raconte que voyant de là l'ennemi s'avancer en bel ordre et en nombre infiniment supérieur, il eut un moment d'hésitation et craignit d'imposer à ses gens un sacrifice inutile. «Que penseront les populations, si l'on nous voyait fuir, sans avoir rien fait pour les défendre» dirent ses compagnons d'armes. On attendit donc. L'avant-garde qui était de 150 hommes, commença l'attaque. A sa suite vint Figneroa avec ses allemands, puis une partie des Italiens. Après trois heures de combat, il fallut céder au nombre, et les Caselle restèrent aux Génois qui y mirent le feu. Quatre Corses furent pris et pendus, quelques autres, plutôt que de se rendre, aimèrent mieux périr dans les flammes. Il est difficile de dire le nombre des morts qui tombèrent des deux côtés; qu'il nous suffise de savoir qu'on se battit *assai gagliardamente*. C'est Doria qui l'atteste.

Le 20 octobre, celui-ci reprenait sa marche et allait camper à Aleria, tandis que Sampiero allait se poster à Tallone, persuadé que le lendemain ou le surlendemain l'ennemi devait passer par là. Il se trompait. Dans la nuit la pluie se mit à tomber et tomba jusqu'au 24, en même temps que les montagnes se couvraient de neige. Les soldats gènois sans rien qui les abritât dans la plaine (1), étaient trempés jusqu'aux os, et vaincus par le froid se laissaient choir comme frappés de la peste. On dut en évacuer quatre cents sur le fort de Diana et reconnaître qu'on ne pouvait avec les autres poursuivre la marche sur Corte. La retraite fut décidée ; et Sampiero qui les attendait à Tallone, se porta à leur poursuite sur la route de la Padulella. Il les harcelait à distance, ignorant leur vraie situation ; et croyant qu'ils allaient reprendre position à Vescovato, s'apprêtait à le leur disputer. Mais ils n'étaient plus en état de combattre et furent trop heureux de rentrer à Bastia sur des barques que leur avait envoyées le commissaire Fornari.

Ce fut donc sans opposition que Sampiero occupa Vescovato, ce poste dont l'abandon avait eu d'aussi fâcheuses conséquences. Au moment d'y entrer, il pensait d'y mettre le feu, pour punir les habitants d'avoir favorisé les Gènois ; mais ses amis l'en dissuadèrent, et il écouta leur conseil. Quant au « grenier » organisé par Etienne Doria, il fut remis entre ses mains par le capitaine qui en avait la garde et qui jugea plus sûr de le rendre que de le défendre.

Quelques jours après, la garnison de Corte se rendait à son tour. Elle avait tenu quatre mois et sa capitulation semblait marquer la fin de la campagne.

Quel en était le vainqueur, ou pour mieux dire, quel n'était pas le vaincu ? Sampiero, après quelques jours d'enthousiasme qui avait réuni autour de lui une masse de huit mille partisans, avait vu cette masse se dissoudre par suite d'une panique. Les Barbaresques n'étaient pas venus ; les communications entre Gênes et la Corse étaient aussi libres que jamais ; et la prise de Portovecchio n'était plus qu'une opération inutile et même dangereuse, puisqu'elle pouvait amener l'intervention de la flotte espagnole.

Etienne Doria, lui aussi, n'avait plus d'armée. Eprouvés devant Vescovato par le changement de la saison, ses soldats n'avaient pu résister aux intempéries d'une campagne d'automne et au climat d'Aleria. Huit jours après s'être battus aux Caselle, ils rentraient à Bastia anéantis. Il y avait dans les rangs quatre cents Italiens sur 2100, et trois cents Allemands sur un millier qu'ils étaient au départ. Les autres

(1) al scoperto in campagna rasa (Lettre d'Ana Centuriona).

étaient morts ou malades, et la mortalité ne cessait pas ; ne muocano assai. Ceux qui restaient n'étaient plus capables d'aucun service, et on les renvoyait à Gênes.

S'il y avait un vainqueur, il était dans le delà des monts, et c'était la garnison d'Ajaccio. Au contact des cavaliers les piétons s'étaient ressaisis et s'associaient à leurs expéditions. La plus importante eut lieu vers la mi-septembre. Ce fut une surprise de nuit dirigée contre le couvent de la Mezzana, où Marc d'Ambiegno avait pris ses quartiers. Elle était menée par 150 soldats, 40 Ajacciens, la cavalerie commandée par Michel Ange d'Ornano, et des « guastadori » qui étaient comme des soldats du génie. La surprise réussit d'autant mieux que Marc d'Ambegno était absent cette nuit-là et que ses hommes se gardaient mal. Les portes furent enfoncées, le couvent envahi, ceux qui s'y trouvaient s'enfuirent, à l'exception de trois soldats et de quatre religieux qui furent conduits à Ajaccio. Au jour, il accourut d'Appietto près de trois cents hommes avec Marc ; mais ils étaient mal armés, peu disciplinés et la cavalerie génoise qui se jeta sur eux, en fit périr, dit-on, une cinquantaine, « sans qu'elle perdit un poil ».

Le mois suivant une autre expédition était dirigée contre Frasso, village situé entre Cauro et Capitello. Il y avait près du village une tour que gardait un capitaine avec douze soldats. Ce n'était pas assez ; et Pierre-Jean d'Ornano devait s'y établir avec un renfort considérable. La chose s'ébruita ; et un matin, au petit jour, la tour était cernée par 250 soldats, une quarantaine d'Ajacciens et la cavalerie. Les guastadori s'approchèrent de la muraille, et protégés par des planches soutenues par des supports au dessus de leurs têtes, commencèrent à la miner pour la faire sauter. Il n'y avait qu'à rendre la tour. Sa conquête n'avait rien d'héroïque, mais elle avait une grande importance. Cauro était découvert, les routes d'Istria et d'Ornano devenaient libres ; et la cavalerie pouvait désormais s'étendre sans obstacle jusqu'au col Saint-Georges.

Dom Ph. MARINI. O. S. B.

ETUDES GÉOLOGIQUES

Le MONOLITHE d'Algajola (avec Gravure)

Entre l'Île-Rousse et Calvi, sur le bord de la mer, est le bourg d'Algajola entouré de remparts qui tombent en ruines. A quelques kilomètres à l'ouest de l'Île-Rousse est le pittoresque village de Corbara. On peut y arriver en quittant la route nationale n° 199 à Corbigioni ou en partant de Santa

Reparata. Le sol géologique est formé, dans toute cette région par une pierre rouge à l'état de gros blocs anguleux ou de petits dômes parsemés de nombreuses plantes grasses (*Opuntia Ficus indica*. Figuier de Barbarie). Longtemps le village reste caché, puis subitement, à un tournant de la route, on aperçoit des maisons blanches, avec peu de fenêtres, des toits en terrasses... Vous avez devant vous un village au faciès africain, c'est Corbara. Entre ce village et Algajola est la carrière de Barala, indiquée sur la carte de l'Etat-Major par les mots : Colonne de granite. Ici principalement le pays est couvert par un beau granite à feldspath rosé ou incarnat, malheureusement presque toujours encombré par le maquis ; mais, vers la mer, le sol est plus à découvert, et l'on peut admirer toutes les beautés du granite rosé, associé à une autre roche d'une couleur grise, moins belle, et qui semble avoir été placée là pour faire ressortir la valeur de la première. A noter que le granite rosé est souvent en masse considérable, compacte, se prêtant à merveille à l'extraction de colonnes de 15 à 20 mètres de longueur. De nombreux blocs, de toutes les formes, se voient sur les bords de la mer, si bien que « c'est là une véritable provocation que la nature fait aux beaux-arts, puisqu'il ne reste plus qu'à les embarquer » (Gueymard). On est vraiment étonné de ne rencontrer aucune carrière en pleine activité d'exploitation ; il y en a cependant mais on n'y travaille que par intermittence, par exemple, lorsqu'on a extrait, il y a quelques années, les colonnes que l'on peut voir à l'intérieur de la nouvelle église de N. D. de Lourdes, à Bastia. Une exploitation suivie serait cependant avantageuse à l'entrepreneur, à l'île et à l'Etat et comme le dit Gueymard : « le coup d'œil de ce beau granite, son abondance, sa facile extraction, l'avantage de pouvoir l'embarquer sur place, pourront toujours satisfaire et l'architecte et le naturaliste » (1).

(1) A l'occasion du centenaire de la mort de Napoléon 1^{er} des comités se sont constitués, à Paris et en Corse, pour célébrer le douloureux anniversaire du jour où finit le martyre du glorieux fils d'Ajaccio.

On a proposé, à ce sujet, de transporter dans sa ville natale, pour y élever un monument digne de lui, le célèbre monolithe d'Algajola qui fut extrait et taillé dans ce but en 1837 et qui, depuis cette époque, gît abandonné sur place éveillant la curiosité et l'étonnement des touristes. Les journaux et les guides l'ont souvent mentionné avec autant d'abondance que d'inexactitude.

L'éminent auteur de la *Géologie de la Corse*, exceptionnellement qualifié pour parler de ce remarquable échantillon des richesses minérales de la Corse, a bien voulu favoriser les lecteurs de la *Revue* de cet intéressant article d'actualité qui apporte, sur cette question scientifique et architecturale, une documentation savante, complète et définitive.

(N. d. l. D.)

Le granite d'Algajola est riche en sphène, on l'y trouve à l'état de gros cristaux d'un jaune de miel. Le mica biotite y est criblé d'inclusions d'apatite et l'amphibole s'y présente en grands cristaux très polychroïques dans les teintes vertes. Le fer titané y est abondant. Cet ensemble de cristaux divers est enveloppé par des feldspaths et du quartz. L'un des feldspaths est en grands cristaux d'un rose chair, par suite de la présence d'une fine poussière d'hématite ; tandis que l'autre plus abondant, est moins beau. Enfin, le quartz est riche en inclusions liquides à libelles très mobiles. (Nentien).

Dans le quartz et en général dans les roches vitreuses on constate quelquefois la présence d'inclusions que l'on peut considérer, ce qui est théoriquement extrêmement important, comme étant favorable à l'étude du milieu dans lequel les roches ont pris naissance. Ces inclusions, noyées dans le cristal, ont souvent l'aspect de bulles.

On y reconnaît des gaz, des matières liquides et des matières solides. Quand on incline le cristal, on voit à l'œil nu, si les dimensions en sont assez grandes, ou à l'aide du microscope, si elles sont très petites, la partie liquide, qui est le plus souvent de l'eau ou du gaz carbonique liquide, se déplacer dans sa cellule, c'est à cela que l'on donne le nom de libelle, et nous venons de dire que l'un des caractères du quartz du granite d'Algajola est d'être riche en inclusions liquides à libelles très mobiles.

C'est dans le granite à feldspath rosé ou incarnat qu'a été extrait le monolithe connu sous le nom de *Monolithe d'Algajola*, qui devait servir à l'érection, en 1837, d'une statue de Napoléon 1^{er} à Ajaccio. Les travaux d'abattage, de dégrossissage et de taille se sont élevés à la somme de 75.000 fr.

Concernant les dimensions de ce monolithe les avis sont partagés.

Marmocchi (1), en 1852, dit que le granite appelé, à tort, granite d'Algajola, beau, dur, monumental, très facile à embarquer, peut fournir des monolithes de plus de 20 mètres de long ;

F. Faraut, (2), en 1884, considère le monolithe d'Algajola comme une vraie merveille et lui donne 17^m50, de long sur 2^m70 de circonférence (*sic*) ;

Nentien, (3) en 1897, lui donne 17 mètres de long et 2^m70 de diamètre ;

(1) Marmocchi. *Abrégé de la géographie de l'île de Corse*. Bastia Impr. C. Fabiani.

(2) F. Faraut. Nice, Imp., V. Eugène Gauthier ;

(3) Nentien, *Etude sur la constitution géologique de la Corse*. Imprim. nationale, Paris, (*épuisé*).



Le Touring-Club de France (1), en 1900, dans *Sites et monuments, La Corse*, donne au monolithe d'Algajola 17 m 50 de long sur près de 3 mètres de diamètre ;

J. B. Marcaggi (2), en 1909, lui donne 53 pieds de long sur 10 de diamètre ;

L'Indicateur Clavel, (3), 6^e année, n° 17, en 1914, lui donne 17 mètr. de long et 2 mètres de diamètre; *Girolami-Cortona* (4) en 1914, lui donne 17^m50 de long et 2^m70 de diamètre.

On pourrait citer encore d'autres auteurs et constater que toujours les données sont variables, c'est pourquoi nous prendrons les moyennes de celles indiquées plus haut, soit 17^m36 pour la longueur et 2^m74 pour le diamètre (5). Le volume de ce monolithe, à l'état de cylindre, est donc de 102.597 décimètres cubes 600, $(3,14 \times 1,37 \times 1,37 \times 17,36)$. La densité du granite d'Algajola étant de 2,65, il en résulte que le poids de notre monolithe est de 271,884 kilogrammes $(102\ 597,6 \times 2,65)$ (6).

Le monolithe d'Algajola est prêt à être transporté, mais en présence d'une telle masse, les difficultés sont grandes. En 1837 on avait estimé les frais de transport à 90.000 fr, aujourd'hui par quel chiffre faudrait-il multiplier cette somme ? Cependant le problème n'est pas insoluble, aussi bien au point de vue de la masse à transporter, qu'au point de vue argent, si ce monolithe devait servir à l'érection d'une statue de Napoléon 1^{er} à Ajaccio, ainsi qu'il en était question en 1837. Les Techniciens sauront nous donner les dispositifs nécessaires pour son transport dans la ville natale de Napoléon et une souscription pourra fournir l'argent.

Il me paraît intéressant de noter cette pensée : « Ce monolithe doit servir à l'érection d'une statue de Napoléon 1^{er}. » Il y a bien des milliers d'années que les sociétés humaines,

(1) *Sites et monuments. La Corse*, Paris, Touring-Club de France, 10, Place de la Bourse, (épuisé).

(2) J. B. Marcaggi. *Guide du touriste*, édité par le Syndicat d'initiative de la Corse, 2, Cours Napoléon, Ajaccio.

(3) *Indicateur Guide Clavel*, 6^e année, n° 17 (1914).

(4) Girolami-Cortona. *Géographie générale de la Corse*. 2^e édition, Bastia, Impr. C. Piaggi.

(5) Le diamètre du monolithe d'Algajola étant de 2^m74, cela signifie que sa circonférence est de 8 m. 61, soit huit mètres soixante et un centimètre de tour.

(6) On admet que le volume de l'obélisque de Louqsor, élevé sur la place de la Concorde, est de 84 mètres cubes. Il est en syénite et comme la densité de cette roche est égale à 2,52, il en résulte que son poids est égal à 211,680 kilogr. $(84.000 \times 2,52)$; c'est-à-dire que le poids du monolithe d'Algajola lui est supérieur de 60.204 kilogrammes, soit l'équivalent de plus de six wagons portant chacun une charge de 10.000 kilogrammes.

dans le but d'éviter l'oubli des faits importants survenus au sein de leur collectivité, ou d'honorer ceux d'entre leurs membres qui leur avaient rendu de grands services ou qui s'étaient distingués par leurs exploits guerriers, fixaient leur souvenir en procédant à l'érection de colonnes en pierre. Ainsi firent, en Corse, les hommes de l'âge de la pierre polie, dont les monuments qui existent encore, sont appelés *Stantare* et ailleurs *Menhirs*. Mais combien est



Vue en perspective du Monolithe d'Algajola (1).

grande, dans l'exécution, la pensée toutefois restant la même, la différence que l'on trouve entre ces monuments, ayant au maximum 3 mètres de long, un volume de 720 décimètres cubes ($0,40 \times 0,60 \times 3$) et un poids de 1908 kilogrammes ($720 \times 2,65$), si on les compare au monolithe d'Algajola ! sans

(1) Quand cette photographie fut prise, les pluies abondantes des jours précédents avaient laissé, dans l'excavation où gît la Colonne, une quantité d'eau dont le niveau forme la section ombrée qui se voit sur sa base. (N. d. l. D.)

doute, mais on doit remarquer que 7 à 8.000 ans nous séparent de l'homme qui a élevé les stantare de la Corse; et que diront les hommes, de notre monolithe, dans 8.000 ans ?

Le granit, porphyroïde d'Algajola est beau, très beau; poli, c'est une merveille. C'est de là qu'ont été extraits les blocs qui servent de soubassement à la colonne Vendôme, à l'obélisque de Louqsor; c'est le granite d'Algajola qui recouvre le Sarcophage de l'Empereur aux Invalides, et de beaux fragments de ce granite décorent la chapelle des Médicis, à Florence.

Rappelons que son abondance, sa facile extraction, l'avantage de pouvoir l'embarquer sur place, pourront toujours satisfaire l'architecte et le naturaliste. On ne peut donc qu'être étonné de voir dans quel abandon on laisse une telle richesse; on peut, du reste, faire la même remarque au sujet des granites, d'une exploitation facile, « de la marine de Porto-Vecchio, des îles Lavezzi et Cavallo et notamment de l'îlot de San Bainzo où les Romains avaient ouvert plusieurs carrières et d'où ils ont tiré des fûts de colonnes de toutes dimensions. » (1)

D. HOLLANDE.

(1) M. Paoli, bibliothécaire de la ville d'Ajaccio, a bien voulu me donner les renseignements suivants; je l'en remercie vivement.

« L'érection du monument fut votée par le Conseil général de la Corse le 7 février 1833. On devait ériger une statue en marbre de Napoléon sur l'une des places à Ajaccio. Une commission fut nommée à Ajaccio pour recueillir les souscriptions, une autre fut nommée à Paris.

En 1835, M. de Ligny, architecte, fut chargé d'élaborer un projet. Ce projet fut examiné et adopté par la commission d'Ajaccio.

Il comportait l'érection sur la place Bonaparte d'une colonne de granite surmontée de la statue de Napoléon. On emploierait pour la colonne, « le beau granite d'Algajola ».

L'extraction et la mise en œuvre du granite furent confiées à M. Henroux, entrepreneur. Le monument devait avoir 60 pieds de hauteur. Le 18 mars 1837, M. Henroux et ses ouvriers arrivent à Algajola. Le 7 février 1839 eut lieu à 10 heures du matin, l'abattage du Monolithe. Ce bloc de 600 tonnes (?) fut renversé sur la chaise qui lui avait été préparée.

En 1840, le conseil demande le concours du gouvernement, pour aider au transport du monolithe jusqu'à Ajaccio, car le produit de la souscription a été consacré aux frais d'extraction et de dégrossissement.

La même demande est renouvelée en 1851. Mais en 1854 le conseil général décide l'érection d'une statue de l'Empereur et de ses quatre frères. On ne parle plus du monolithe. »



DOCUMENTS HISTORIQUES

Comment à Bastia et en Corse,
en l'An VII (1799) et en l'année 1818,
on célébrait l'anniversaire de la mort de Louis XVI.

Il y a eu, le 21 janvier dernier, cent vingt huit ans que Louis XVI est monté sur l'échafaud révolutionnaire et l'on sait les conséquences que devait avoir cette exécution ordonnée par la Convention Nationale qui jetait en défi cette tête royale à la vieille Europe monarchique.

Dans les premières années de la Révolution le retour de cette date du 21 janvier fut célébré à l'égal d'une fête nationale, comme on célébrait le 14 juillet ou les autres grandes dates révolutionnaires.

Plus tard quand Louis XVIII fut remonté sur le trône, l'anniversaire du 21 janvier 1793 devint une journée de deuil et fut l'occasion de manifestations expiatoires.

Il nous a paru intéressant de publier ici, au retour du tragique anniversaire, quelques documents puisés aux Archives Nationales (FI CIII. Corse 9) et qui nous montreront comment, et avec quelle ferveur, la population bastiaise — en tout cas ses administrateurs — savait, suivant les temps, manifester sa joie patriotique ou sa profonde affliction du même événement.

*Ce jour d'hui 2 pluviôse an VII de la République
une et indivisible.*

L'administration centrale du département du Golo, assistée du secrétaire en chef se sont rendus en suivant la marche ordinaire au champ de mars pour y célébrer l'anniversaire de la juste punition du dernier roi des Français. Les autres autorités constituées et le général Ambert, suivi de son état-major, s'y sont rendus également. Une marche guerrière précédait le cortège ; la troupe de ligne et la garde nationale étaient rangées en bataillon carré autour de l'autel de la patrie. Des chants patriotiques et des discours analogues se sont succédé dans la célébration de cette fête. Tout annonçait dans les autorités constituées et les troupes une haine irréconciliable à la royauté et un attachement constant à la République.

Dans cet instant, le général Ambert, commandant en chef en Corse, les membres de l'administration centrale, le commissaire du Directoire exécutif près d'elle, le secrétaire en chef du département, les juges, le receveur général et le Directeur du Domaine et de l'En-

enregistrement ont monté successivement sur l'autel de la patrie et ont prêté individuellement le serment de haine à la royauté et à l'anarchie, attachement et fidélité à la République française et à la constitution de l'an 3^e. Les cris de Vive la République ! et des airs patriotiques se sont succédé à plusieurs reprises.

Après quoi les assistants se sont retirés en ordre et les autorités constituées se sont rendues à leur poste.

Fait à Bastia.

Signé : *Casale*, président.

Renucci, Salvini, Graziani, Benedetti, administrateurs.

Olivetti, secrétaire en chef.

Bastia, le 16 ventôse an VII.

*L'administration du département du Golo
au citoyen ministre de l'Intérieur.*

Vous trouverez ci-joint le procès-verbal de la fête qui a été célébrée le 10 ventôse, relative à l'anniversaire de la juste punition du dernier roi des Français. Elle avait eu lieu le 2 pluviôse et le serment prescrit par la loi avait été prêté, mais comme l'arrêté du Directoire exécutif et vos instructions à ce sujet ne nous sont parvenus que postérieurement et que les formalités prescrites n'avaient pas été entièrement remplies, nous avons cru à propos d'ordonner que cette cérémonie serait renouvelée dans tout le département le 1^{er} décadi de ventôse pour cette année seulement.

Salut et respect

Signé : *Graziani, Renucci, Benedetti*, etc...

*L'an 7^e de la République Française, une et indivisible,
le 10 du mois de Ventôse,*

Onze heures du matin.

En exécution de l'arrêté du Directoire exécutif du 3 frimaire an 7 sur la célébration de l'anniversaire de la juste punition du dernier roi des Français, conformément aux lois des 18 floréal an 2 et 21 nivôse an 2, et en vertu de l'arrêté de l'administration centrale du département du Golo, en date du 28 pluviôse dernier, qui détermine que pour cette année, le dit anniversaire sera célébré aujourd'hui dans la commune de Bastia et au temple destiné aux réunions décadaires, l'administration centrale du département du Golo, composée des citoyens, Renucci, vice-président, Graziani, Salvini, Benedetti ; administrateurs — le citoyen Casale, président, absent — ainsi que le citoyen Bœrio commissaire du directoire exécutif, assisté du citoyen Lecler, chef de bureau faisant fonctions de secrétaire en chef, en l'absence du titulaire, les dits administrateurs revêtus de leur costume, est partie du lieu de ses séances ordinaires, accompagnée des employés aux bureaux et escortée par la gendarmerie nationale, et s'est rendue au temple de la Raison destiné aux réunions décadaires. Arrivée là, elle a été reçue par les administrateurs municipaux, décorés de leurs écharpes et se sont trouvés rassemblés dans le même lieu les fonctionnaires publics, les notaires et une grande partie du peuple.

Le citoyen Renucci présidait toute l'assemblée. L'hymne à la Patrie a été solennellement chantée avec des accompagnements de

divers instruments de musique. Ensuite et après lecture faite de l'arrêté du Directoire exécutif, le Président a prononcé un discours dans lequel il a fait connaître les malheurs des peuples et l'oppression sous laquelle ils gémissent lorsqu'ils sont soumis à la royauté et au despotisme, les horreurs qu'entraîne après soi l'anarchie et a relevé les avantages qu'il y a de vivre sous un gouvernement démocratique où les droits de l'homme sont respectés et où chaque individu participe à la souveraineté. Il a terminé en annonçant que chaque citoyen revêtu de fonctions publiques devrait prêter le serment prescrit par la loi du 24 nivôse an V et lui-même il l'a prêté en ces termes :

« JE JURE HAINE A LA ROYAUTE ET A L'ANARCHIE. JE JURE ATTACHEMENT
ET FIDÉLITÉ A LA RÉPUBLIQUE ET A LA CONSTITUTION DE L'AN III »

Lequel serment a été répété par tous les fonctionnaires publics présents, par ces mots : « *nous le jurons !* » après que chacun d'eux s'est approché du Bureau et a signé individuellement son serment sur une feuille spéciale, jointe au présent procès verbal et en tête de laquelle est inscrite la formule du serment.

Cette auguste cérémonie, après des imprécations contre les parjures et une invocation à l'Etre suprême pour la prospérité de la République et après divers chants et airs gais et patriotiques, a été terminée par la célébration d'un mariage et l'administration centrale est retournée au lieu de ses séances dans le même ordre qu'elle était venue.

De tout quoi a été dressé le présent procès verbal.

Fait à Bastia les jours, mois et an que dessus.

Signé : Renucci, Graziani, Salvini, Benedetti et Lecler.

.*.*

Dix-neuf ans sont passés depuis que les citoyens Renucci, Graziani, Salvini, Benedetti et Lecler, au nom de l'administration centrale du Département du Golo et de la ville de Bastia ont glorifié la date du 21 janvier 1793, juré haine à la royauté et à l'anarchie et fidélité à la République.

Et voici comment, après dix-neuf ans, la ville de Bastia, le préfet de la Corse et son évêque célèbrent le même anniversaire.

Bastia, 28 janvier 1818.

Monseigneur,

Après avoir rempli par la voie des formalités l'un des premiers devoirs de mes fonctions, en faisant passer à votre Excellence par l'intermédiaire de M. le Préfet le procès-verbal de la cérémonie funèbre célébrée en cette ville le 21 janvier courant, qu'il me soit permis de renouveler directement cet acte d'amour et de respect pour la mémoire du vertueux Louis XVI, en adressant à votre Excellence une autre copie du dit procès-verbal et deux exemplaires de l'avis imprimé que j'avais fait publier la veille du 21.

Comme il est très difficile que l'on ait regretté plus vivement et plus sincèrement que moi le sort malheureux de ce roi infortuné, il est de même très difficile que l'on ait plus de dévouement et plus de vénération que moi pour la personne de Sa Majesté et pour son

auguste dynastie. C'est sur ces sentiments que je fonde l'espoir que votre Excellence pourrait un jour présenter aux pieds du Trône ce faible hommage de la ville de Bastia, et l'agréer ainsi que Votre Excellence elle-même, comme un témoignage du profond respect avec lequel

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

de votre Excellence

Le très humble et très obéissant serviteur.

Le lieutenant-colonel, maire de la ville.

CARBUCIA.

A son Excellence Mgr. le Ministre Secrétaire d'Etat de l'Intérieur.

Cette lettre, parfaitement inutile, puisque procès-verbal et affiches avaient été transmis par la voie administrative, n'avait évidemment d'autre but que d'appeler plus directement l'attention ministérielle sur le loyalisme du maire de Bastia.

Voici le procès-verbal auquel elle faisait allusion.

Le maire de la ville de Bastia avait le 20 janvier courant commencé par préparer ses administrés au recueillement que méritait l'objet de la cérémonie du lendemain par l'avis suivant : (1)

« Le 21 janvier, jour triste et fatal, jour de deuil et de calamité, s'avance de nouveau sur l'horizon de la France, couvert d'un crêpe funèbre. Habitants de Bastia ! Votre maire a dû vous annoncer l'évènement lugubre qui l'a ensanglanté, mais votre douleur l'a prévenu, et ces nuages de tristesse dont vos fronts semblent voilés à l'aspect de ce jour d'expiation et de sacrifices, sont les muets témoins de votre religieuse impatience.

« Au temple ! mes concitoyens, au temple ! aux pieds des autels du Tout-Puissant, versez les larmes avec les prières et soulageons notre douleur en lui donnant libre cours.

« Que tous nos exercices habituels, que tous nos travaux soient interrompus. C'est dans un recueillement religieux, dans la majesté des saintes cérémonies que doit se passer et s'éteindre ce jour à jamais exécration. Le Roi-martyr nous regarde du haut des cieux qu'il habite. Ah ! sans doute la mémoire des heureux temps de son règne vit encore dans votre pensée. La fin la plus tragique fut le prix de tant de vertus et l'échafaud a été le premier degré qui l'a conduit au séjour des Justes....

« Pour calmer les regrets de sa perte, le Ciel toujours équitable nous a rendu le fils de Saint-Louis ; son zèle infatigable réunit, rassemble sans cesse les éléments épars de la félicité publique et, plus heureux que son père, les bénédictions d'un grand peuple sont déjà sa noble récompense. »

A cet avis, tous les visages parurent se couvrir d'une pâleur subite, symbole de la douleur qui s'éveillait dans tous les cœurs. Au soleil couchant du 20 le son lugubre de toutes les cloches augmenta les impressions funestes qu'un souvenir plus funeste encore avait produit (sic). Tous les habitants de Bastia sentaient le prix de ce

(1). Le texte du placard était rédigé en patois.

qu'ils avaient perdu en perdant le vertueux Louis XVI et chacun couvrait de malédictions le nom des régicides qui l'avaient immolé à leur fureur infernale.

Le malheureux 21 janvier est encore annoncé par le son mortuaire de toutes les cloches. A l'instant tout le monde court à l'église ; sa vaste enceinte contient à peine la foule immense qui s'y précipite et qui recule, frappée desaisissements, à la vue du cénotaphe majestueux élevé aux mânes du monarque infortuné dont la fin tragique arrache des larmes de tous les yeux.

La base du cénotaphe, de 7 pieds de haut était un carré de 20 pieds, formant une circonférence de 80 pieds, peint en ordre toscan. Cette base représentait par ses emblèmes, le tombeau du Roi de France. On n'y lisait que ces mots : « *Je meurs innocent !* » seule inscription placée dans le frontispice de la base et dont l'effet a répondu complètement à l'attente publique. Ce tombeau était couvert par une pyramide obtuse peinte en granit, formant dans sa base une circonférence de 72 pieds. La pyramide était surmontée par une statue de 6 pieds représentant la France en pleurs ; elle tenait sa main droite sur les armoiries du royaume posées près de son pied droit, et tenait sa main gauche au dessus des sourcils à demi visage.

La pyramide ne posait sur le tombeau que par les 4 angles de sa base. Chaque perspective de son extrémité inférieure était percée par un arc de 4 pieds de haut et large en proportion, ce qui faisait voir un vide au fond intérieur de la pyramide. Ce vide était rempli par un voile funèbre en forme de dais, du milieu duquel descendait au moyen de 4 chaînes noirâtres une lampe funéraire de 4 pieds de long et de 1 pied et demi de large ! De cette lampe partaient plusieurs flammes qui répandaient une lumière sépulcrale de sorte que l'image de l'intérieur d'une tombe ne pouvait être plus frappante ni plus vivement figurée. La surface de l'intérieur de la tombe, jusqu'à l'extrémité de ses bords extérieurs était toute parsemée de branches de cyprès.

Sur chacun des quatre angles du tombeau, on avait placé des trophées militaires et deux drapeaux blancs ornés de crêpe noir. Entre chaque angle et l'ouverture de l'arc de la pyramide, on avait aussi placé un vase étrusque de 4 pieds de haut, de sorte que chaque perspective de la base soutenait deux de ces vases d'où partait également une lumière sépulcrale. Des branches de cyprès et de myrtes étaient éparses au plein pied (sic) et tout autour du carré de la base du grand cénotaphe, dont la hauteur totale, depuis le pavé jusqu'au faite de la statue était de quarante trois pieds et demi.

A dix heures le grand cortège en deuil est arrivé à l'église et un instant après, a commencé la grande messe en musique. Le service divin a été interrompu par la lecture du Testament de Louis XVI, lecture qui a causé une émotion générale.

Après la grande messe ont commencé les obsèques auquel (sic) toutes les autorités civiles et militaires ont pris part.

Fait à la mairie de Bastia le 23 janvier 1818,

Signé CARBUCCIA.

RAPPORT DE M. DE GENTILE

Conseiller de préfecture, faisant l'intérim de la préfecture
à M. Lainé, Ministre de l'intérieur.

2 février 1918

« L'anniversaire du 21 janvier a été célébré dans toutes les communes par un service funèbre et expiatoire. Les autorités civiles et militaires se sont empressées d'y assister avec une piété édifiante. On a lu en chaire le testament où le monarque chrétien s'est montré si soumis à la religion, si tendre pour sa famille et ses sujets, si magnanime envers ses ennemis. »

MANDEMENT DE L'ÉVÊQUE. LOUIS SÉBASTIANI DE LA PORTA
Par la grâce de Dieu

et l'autorité du Saint-Siège apostolique.

ÉVÊQUE D'AJACCIO

A M. M. les recteurs des églises paroissiales et succursales
de son diocèse

Salut et bénédiction.

Mes très chers frères.

Le 21 de ce mois approche, vous savez que c'est un jour de deuil et de tristesse pour tous les Français. C'est le jour où notre bon roi Louis XVI tomba victime de la fureur des ennemis de tout bon ordre social. C'est ce triste événement qui a jetté (sic) la France dans un abîme de désordre et de malheur. Nous devons donc regarder la mort de ce souverain comme une espèce de martyre et, pénétrés de la douleur la plus profonde, la célébrer avec toute la solennité lugubre que l'Eglise a établie pour célébrer la mort de ceux qui ont fait la fin des saints et pour leur procurer des suffrages. A ces causes, mes très chers frères, J'ai cru de mon devoir de vous inviter tous à célébrer une messe de requiem suivie des obsèques funèbres en honneur (sic) et suffrage de ce roi avec le concours des autorités civiles et militaires et des fidèles qui seront par vous invités de (sic) vouloir bien y assister.

Ajaccio, 18 janvier 1818

Nous nous garderons d'ajouter quoi que ce soit à ces textes que nous avons retrouvés aux Archives nationales.

Aussi bien n'y a-t-il pas lieu d'appliquer à la seule ville de Bastia, ni même à la Corse, la leçon de psychologie qui s'en dégage.

Les évolutions de ce genre sont fréquentes. Les Gouvernements changent, quelquefois à la suite d'événements qui semblent des cataclysmes. Si l'on veut bien prendre la peine d'y regarder de près, ces révolutions ne sont souvent l'œuvre que d'un petit nombre d'individus qui se sont donné la mission de conduire les autres et de faire leur bonheur. La masse populaire suit, simplement. Et, si l'affaire réussit, elle approuve. La Corse, où il y a tant à faire, où l'on peut dire même que depuis 150 ans il y a tout à faire, n'attend rien que de l'ordre établi.

Dans le fond, elle était sage en l'an VII, sortant à peine de la tourmente révolutionnaire, de maudire les tyrans, et sage aussi en 1818, sous le « meilleur des Rois » de s'apitoyer sur la fin douloureuse de Louis XVI. Si l'on pouvait ne faire que de l'Histoire rétrospective, on se ferait sans doute une âme de bronze, mais comme on vit aussi d'Histoire contemporaine on se fait une philosophie plus douce, et quand on trouve des documents comme ceux que nous donnons aujourd'hui, il faut les donner simplement, pour apporter sa petite pierre à l'Histoire, sans chercher à les commenter.

Emile FRANCESCHINI.

ETUDES MODERNES SUR LA CORSE

L'Ecole régionaliste en Corse

Le régionalisme est en faveur, je ne dirai pas à la mode. C'est justice —, une justice tardive, — si l'on songe que la région est la forme la plus naturelle, la plus complète que revêtent les intérêts tant matériels que spirituels d'un groupe humain et que ces groupes, en France, se trouvent étouffés ou comprimés par les cadres désuets d'une administration vieillie : ce qui était un organisme de vie, il y a cent ans, est devenu une cause de paralysie ou de léthargie. Mais la question du régionalisme est trop vaste, trop importante pour être traitée incidemment. Ce que je voudrais indiquer, dans ces quelques lignes, c'est la grande nécessité qu'il y aurait à adopter immédiatement certaines mesures de détail, positives et pratiques : elles nous permettraient d'attendre, en la préparant, l'application du régionalisme intégral.

La région corse n'est pas seulement une expression géographique ; elle offre le type achevé de l'unité, de la personnalité historiques. Corse antique, Corse italienne, Corse française, c'est toujours la Corse ; bien mieux, c'est toujours l'âme d'une race que l'on voit et que l'on sent plus que l'histoire d'un peuple ou d'un pays que l'on lit.

Dès lors, comment ne pas comprendre tout ce que la culture générale des esprits, ainsi d'ailleurs que leurs connaissances concrètes, gagneraient à une telle étude d'histoire et de morale ? Elles se fortifieraient et s'enrichiraient grâce aux faits et aux exemples, que le passé de la Corse prodigue à ceux qui le recherchent et l'interprètent. Maîtres et élèves auraient plaisir et avantage à faire, à entendre des leçons d'un enseignement plus vivant que les autres, parce qu'il serait local, familial, pour ainsi dire, et qu'il partirait du cœur pour y retour-

ner. L'essai de l'expérience vaudrait d'être tenté en Corse, plus que partout ailleurs.

Pour créer et répandre, sans préjudice de l'enseignement national, un enseignement adapté à la région, il ne serait pas nécessaire de faire appel à des spécialistes d'histoire corse, — ils sont hélas! peu nombreux, — ni même à des professeurs d'histoire. Des conférenciers bénévoles, mais compétents et documentés, ne manqueraient pas, soit dans l'établissement soit au dehors. Des cours méthodiques et gradués pourraient être professés, des sujets de devoirs donnés, des compositions fixées. Ce qui est vrai de l'histoire et de la géographie l'est tout autant, sinon davantage, de la langue : Si nous voulons demeurer Corses, nous devons savoir parler notre langue. « Nous devons », comme le disait récemment M. Santoni, dans un article de la *Revue de la Corse*, intitulé « le Problème corse et la Décentralisation » (1) « nous devons apprendre à concilier, même à l'école, le maniement de la langue française avec la pratique de nos dialectes corses, qui nous permet de lire Dante, Rabelais ou Mistral (2), presque sans efforts. » Il y a donc des matières nouvelles à inscrire sur nos programmes.

J'entends l'objection : vous imposez un surcroît de travail à l'élève ; il faut alléger et non surcharger les programmes. Sans doute, mais l'allègement se fera, quand on aura révisé les matières enseignées actuellement et surtout la façon de les enseigner. Alléger cela ne veut pas dire exclure l'utile et l'agréable au profit de ce qui est inutile et fastidieux. L'enseignement de l'histoire et celui de la langue corse, s'ils sont compris et pratiqués rationnellement, peuvent s'emparer, sans scrupule, de la place qu'occupent officiellement des disciplines sans intérêt. Que la Corse donne la première l'exemple d'un régionalisme pratique et l'exemple ne sera pas perdu ; qu'on accorde aux esprits corses l'aliment qui leur convient le mieux et l'on fera une œuvre utile à la province comme à la nation : aujourd'hui ce qui sert l'une sert l'autre. Si elles ne restent pas lettre morte, les traditions de famille et de race sont bonnes conseillères. Or, elles seront conservées et vivifiées par l'école régionaliste, où l'esprit moderne, empruntant au passé le meilleur de son expérience, trouvera de quoi se montrer « toujours vieux et toujours rajeuni » en ne cessant jamais d'être corse.

DORO PAGANELLI.

(1) Voir 1^{re} année, n° 5 p. 97.

(2). Je ferais cependant des réserves : Dante et Mistral, s'ils nous sont plus accessibles qu'à d'autres, n'en restent pas moins difficiles pour nous ; quant à Rabelais, les facilités qu'il nous offre à la lecture sont peu nombreuses et toutes superficielles.

LA CORSE DANS LES PÉRIODIQUES

ABBATUCCI (D^r) : Esquisse d'un programme de Rénovation de la Corse⁽¹⁾

M. le Docteur Abbattucci s'est penché sur la Corse souffrante avec la sollicitude éclairée d'un fils au chevet de sa mère. Son article, malgré une recherche souvent pénible de la forme, expose un diagnostic clair, une ordonnance rationnelle. Après une introduction sur la « maladie de guerre » dont la France est atteinte, et sur les remèdes généraux à lui appliquer, l'auteur examine le cas particulier de la Corse. Il signale les principaux malaises propres à l'île, malaises maintes fois analysés avant ce jour : l'émigration produite par trois causes : insuffisance des ressources locales, avantages de l'expatriation, existence d'un « virus migrateur » ; la politique locale entraînant la « libation alcoolique », et enfin le manque d'hygiène.

Comme remède, l'auteur propose avant tout la recherche et l'exploitation méthodiques des ressources locales : agricoles, minières, touristiques. Et aussi il faudra, selon lui, pour arriver à la vraie rénovation, « redresser l'éducation de l'enfant ». Si le début de son analyse n'apportait aucune nouvelle vue sur la question, nous devons ici savoir gré à M. le docteur Abbattucci d'avoir aperçu l'intérêt de cet aspect du problème corse, d'avoir indiqué, bien que trop rapidement, le rôle possible des éducateurs et la nécessité absolue d'une spécialisation professionnelle. Mais lorsqu'il propose ensuite une méthode de travail, lorsqu'il décrit la composition des comités d'études locales (d'arrondissement, de département, de Paris) pourquoi, à côté du légiste, du médecin, de l'ingénieur, de l'architecte, du prêtre, du membre du Parlement, oublie-t-il de placer l'instituteur qui, plus directement et plus efficacement que tous les autres, peut et doit agir sur l'élément intellectuel de ce que M. le Docteur Abbattucci appelle la « matière humaine » ? Car le problème de la rénovation de la Corse est un problème psychologique plus encore que matériel et économique. Voilà pourquoi, dans cette croisade de propagande dont l'action continue, mais forcément lente, créera l'esprit nouveau, nous préfererions, à la place de l'homme politique qui nous a fait tant de mal, voir figurer l'éducateur dont nous attendons tant de bien. L'auteur avait une excellente idée : il vient de la négliger au moment où elle aurait pu être féconde.

(1) « Revue hebdomadaire », 27 décembre 1919.

Nous nous permettrons aussi de remarquer que ces « considérations d'après-guerre » auraient pu s'appuyer davantage sur les données nouvelles que les événements ont introduites dans le problème économique et surtout psychologique. Il y aurait une étude fort intéressante à faire de l'influence de la guerre sur l'esprit du paysan corse combattant. Elle prouverait que ces cinq années ont fait, pour introduire la Corse dans le monde nouveau, plus que ne pourront jamais faire des rapports de député ou des conférences d'académicien. La guerre a mis les Corses en contact avec des milieux nouveaux, des méthodes nouvelles. Ses conséquences ont mis en lumière, en Corse comme ailleurs, la nécessité de la production, de la lutte pour la vie, de la coopération ; nous n'en voulons pour preuve que le beau mouvement des syndicats agricoles qui, s'ils savent rester indépendants de la politique, pourront produire d'excellents résultats.

Pour que de tels indices soient vraiment les heureux symptômes de la guérison totale il faut que l'amélioration entrevue soit encouragée et accélérée, mais notez qu'il s'agit de symptômes d'un esprit nouveau : l'art qui sauvera le malade est celui que le docteur Abbatucci a indiqué en passant : c'est la médecine des esprits et des âmes, l'éducation.

Paul ARRIGHI.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

CONTE GRANDCHAMPS : La Corse, sa colonisation, son rôle dans la Méditerranée

La situation de la Corse « entre la France et l'Italie », dit l'auteur dans son *Introduction*, « son climat, sa fécondité, les qualités brillantes de ses habitants, tout se réunit pour fixer l'attention sur cette terre privilégiée. Malheureusement le travail n'a pas encore fécondé ses richesses naturelles : l'agriculture est délaissée ; ses cours d'eau descendent des montagnes pour alimenter, dans les plaines, des marais infects ; ses ports s'ensablent ; ses côtes restent désertes et abandonnées ; des rivalités séculaires se transmettent des pères aux enfants, et la population oisive au milieu du progrès universel semble condamnée à une immobilité fatale ».

Tout a échoué « devant l'orgueilleux dédain des Corses pour les travaux de la terre ». Il faut donc sortir des voies traditionnelles, mettre la Corse en rapports fréquents avec

les continents voisins ; alors seulement la face du pays changera. Le Corse a un caractère multiple qu'il tient des peuples qui ont successivement envahi son île. « Souple et intelligent comme l'Italien, circonspect comme le Grec, fier comme l'Espagnol, il emprunte à l'Africain ses passions fougueuses, et au Français son esprit aventureux, sa bravoure et sa mobilité ». Aperçu géographique. Les incursions des pirates ont fait autrefois abandonner le littoral, et les plaines de Mariana et d'Aléria, ainsi désertées, devinrent marécageuses et inhabitables. « Les parties les plus riches et les mieux cultivées de l'île, c'est-à-dire le Cap Corse, le Nebbio, la Balagne et la Castagniccia, sont couvertes d'oliviers et de châtaigniers ; tout y annonce des populations dans l'aisance. Là où le sol est déboisé, les habitants « oisifs et nomades, végètent dans des huttes affreuses ». Il y a lieu, tout d'abord, d'encourager les plantations et le reboisement.

M. Conte Grandchamps étudie là-dessus les divers bassins de la Corse et constate que ceux de la côte occidentale sont fertiles et cultivés au nord et au midi, sauvages et incultes au centre ; les cours d'eau, n'y tarissent point, et comme la Balagne est la région de l'île la plus rapprochée de la France, et en même temps la plus riche et la mieux cultivée, il y a intérêt à ce qu'elle devienne le point de départ de la colonisation de l'île. On y trouve un golfe, celui de Saint-Florent, d'une importance capitale au point de vue militaire, et un port, l'Ile-Rousse, fort commode, dont le trafic augmente chaque année et qui n'est éloigné que très peu de Nice. En ce qui concerne le versant oriental, nécessité de ramener la population sur la côte en desséchant les marais et de fonder au cœur de l'île, à Ponte-alla-Leccia, une ville nouvelle destinée à devenir le pivot des intérêts corses.

L'administrateur se heurte en Corse à des difficultés trop souvent inextricables. Les gouverneurs qui ont administré la Corse depuis plusieurs siècles se sont efforcés d'encourager l'agriculture et d'anéantir le banditisme ; de nombreux édits le démontrent. L'auteur s'occupe ensuite des ports de la Corse, qui laissent presque tous à désirer : on voit qu'il connaît à fond son sujet ; il est du reste ingénieur des ponts et chaussées. Les routes se divisent en trois parties : celles qui relient les deux côtes, celles qui suivent le littoral et celles dites forestières. Les voies de communication qui desservaient la Corse en 1857 formaient un développement total de 1,983, 400 kil.

Aujourd'hui que la locomotive parcourt la Corse, le chapitre écrit par L. Conte Grandchamps sur l'avantage des chemins de fer dans l'île perd quelque peu de son intérêt, mais les pages relatives aux services des paquebots reliant la

Corse à la France méritent d'être lues. Il faut que les communications deviennent de plus en plus courtes et rapides, cela seul contribuera à amener l'étranger plus fréquemment. Eviter aussi ou adoucir autant que possible les inconvénients que présentent les transbordements pour les voyageurs et les marchandises.

« Le dessèchement des marais est, sans contredit, une question vitale pour la Corse ». Il convient de fixer les embouchures des cours d'eau, d'empêcher l'accumulation des sables, de construire des digues, d'ouvrir des fossés d'écoulement, de planter des arbres qui prospéreront très vite dans les terrains trop humides et aideront à leur prompt assèchement. « Les émanations des marais sont surtout dangereuses avant le lever et après le coucher du soleil : il se forme, alors au-dessus de chaque marais, un brouillard épais, qui s'imprègne des miasmes pestitentiels dégagés par la décomposition des plantes. Ces vapeurs délétères se dissipent, chaque jour, sous l'action des rayons solaires ; les plaines, néanmoins, ne perdent rien de leur insalubrité, et les habitants, pour fuir les atteintes si souvent mortelles des fièvres qui les déciment sont forcés de se réfugier dans les montagnes ». Il y a lieu aussi de rechercher les eaux potables pour les distribuer aux habitants, partout où il n'existe point de fontaines publiques, et d'interdire les dépôts de fumier et d'immondices dans les villages, dont la malpropreté provoque souvent des maladies dangereuses.

Pour faciliter la colonisation de la Corse, M. Conte Grandchamps préconise les alliances entre Corses et continentaux. L'idée est bonne. « Les hommes se fixent habituellement dans le pays natal des femmes qu'ils épousent, et les Corses adoptent chaudement les continentaux qui deviennent membres de leurs familles. On accroîtra ainsi la population de la Corse, et les nouveaux venus réagiront sur leurs nouvelles familles, dont les préjugés nationaux s'effaceront peu à peu. » Mais alors il ne faudrait pas négliger l'éducation des jeunes filles corses. Il est en outre difficile de proposer un essai immédiat de colonisation dans l'île, car l'assainissement doit précéder la culture et la culture est impossible sans l'assainissement. Encourageons avant tout l'agriculture ; le tour de l'industrie viendra en Corse comme il est venu en France ; mais il viendra quand le sol sera cultivé et quand le prix de la main d'œuvre diminuera. Il n'est pas sans intérêt de rechercher d'abord sur quels points de la Corse devront être fondées les premières colonies ; aussi, M. Conte Grandchamps s'empresse-t-il de signaler ces points « à proximité des embouchures de l'Ostriconi, du Regino, du Fango, de la Sa-

gone, du Taravo, de l'Ortolo, de la Solenzara, du Fium-Orbo, et dans les plaines d'Aleria, de Mariana et de Ponte-Leccia ».

L'évaluation des dépenses à faire pour la colonisation est abordée dans le chapitre suivant. Elles s'élèveront à 56 millions de francs. Les dépenses déjà faites depuis 1769 jusqu'en 1859 montent à 23.278.580 francs. Ces chiffres sont énormes, mais ne sont pas hors de proportion avec les résultats à obtenir, car « en admettant même que l'on parvienne à équilibrer les recettes avec les dépenses, on réaliserait encore, lorsque le sol inerte de la Corse aura récupéré sa véritable valeur, un bénéfice net de 80 millions ». L'auteur termine en résumant dans une brève conclusion tout ce qu'il a si habilement exposé d'un bout à l'autre de son intéressant volume.

LUCIEN BRIET.

LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

FORESTER (Thomas) *Rambles in Corsica* ⁽¹⁾



Poussé par le désir d'aventures et de chasser le mouflon, Thomas Forester, que déjà la Norvège avait séduit, se met en route pour la Corse en Octobre 1857. C'est un beau type de voyageur, pour qui randonnée est renouveau de vie. Vagabond, jeune, enthousiaste, il a le cœur chaud et le goût de l'imprévu. Tout l'enchante, la Normandie qu'il parcourt à pied avant de s'embarquer, Marseille et la Cannebière et Pomègues qui lui donne l'occasion de faire la chasse à une felouque rapide.

Le compagnon qui le rejoint à Marseille, Biddulph, est simple et naïf comme lui. Ils vont un peu à la va-comme-jete-pousse, tantôt sur des mulets gros comme des ânes qu'ils affublent de selles anglaises, tantôt avec un guide, d'autres fois seuls ; du reste se perdant souvent de vue et entremêlant deux séries d'aventures : Forester, épris de marche et de bonne chère, mentionnant dans ses notes le mouton et la truite de l'hôtel Paoli, à Corté, et la confiture tous fruits au succulent verjus entrelardée de noisettes, louant la cuisine ajacienne, les compotes de cerises et les pommes qui pèsent deux livres chacune ; Biddulph le dessinateur, plus enclin à la contemplation, et ne méprisant pas, vrai bohème, l'hospitalité hasardeuse, attentif du reste aux yeux langoureux des douces filles.

(1) *Rambles in the Islands of Corsica and Sardinia*, by Thomas Forester. (Voir mention au catalogue, cot. M).

Embarqués sur *l'Industrie*, de la Cie Valery, ils arrivent à Bastia après une traversée de 18 heures, en compagnie de la nièce du général comte de Rivarola. Et le délicieux vagabondage commence.

Je ne m'attarderai pas à faire de la statistique avec Forester, ni à citer avec lui la prose un peu pompier du préfet de 1851 sur le port des armées à feu et la sainteté de la famille. Et nous pouvons aujourd'hui, sans y attacher trop d'importance, comprendre la fierté de l'Anglais au pays de Paoli, « véritable grand homme », qui « rendit, dit-il, hommage à nos principes ».

Forester voyageur est avant tout un homme qui voit et qui sent juste. Son itinéraire est saccadé. Qu'importe ! Où qu'il passe, l'esprit du lieu se révèle. D'abord, la Corse aux villages haut-perchés le frappe par le contraste de sa verdure avec la sécheresse des rivages continentaux. Il n'a pas de tendresse pour Bastia où il fait dans un hôtel sordide un déjeuner triste. Non qu'il ne doive y avoir là, ajoute-t-il, « de bonne société », mais Ajaccio est « plus agréable » et Corté « plus majestueuse ». Cette dernière ville surtout l'impressionne, « vraie capitale du royaume insulaire et de nation montagnarde ».

Mais c'est à la note rapide, à la vision prise en passant, que Forester excelle. La magie du pays le possède.

A Biguglia, la rencontre de la montagne et de la plaine, Furiani « aux tours vêtues de lierre », la mélancolie solitaire de la lagune ; du col de St-Leonardo, il voit « les sommets gris touchés d'argentine lumière » et la vieille qui vient lui ouvrir, la nuit, à Olmeta, la porte de sa bicoque, une pauvre lampe à huile à la main, l'émotionne. C'est un poète qui aperçoit Monte Cristo se balançant sur la mer, les cyclamens dans le maquis, les petits moutons noirs avec leurs sonnettes, et qui goûte la douceur de l'ondée vite oubliée dans le soleil ; ou bien qui jouit d'un diner frugal, près de Murato, de pain, de raisins et de vin, dans un bois de châtaigniers. C'est un peintre qui note la couleur des monts de St-Florent et c'est un observateur qui examine les grands pins larices ou le Golo pestilentiel qui traîne en huile. Virgile n'eût pas mieux dépeint le campanile pisan de Bigorno, les festons des vignes et le pic tronqué dans le lointain, ou la grâce des filles porte-amphores, de l'auberge bruyante où l'on passe la soirée après la promenade sous les ormes tristes, ou Bacchus vigneron dans son cellier.

La fantaisie sans laquelle le voyageur n'est qu'un vulgaire touriste l'accompagne au toit de la diligence qui, par une lune brillante, dégringole de Corté à Ajaccio, le long de pentes stériles ou dans les ombres épaisses que hante le sou-

venir de Bel Messere ; elle met sur son chemin les jeunesses modestes et simples confiantes au Ciel et en la Mère de Miséricorde ; pour lui les sauterelles bruissent et les vers lui-sants luisent à l'entrée d'Ajaccio.

Non pas que l'homme du monde ne se souvienne des leçons de l'histoire et ne soit attentif aux avertissements de l'intelligence. L'aspect désolé de la maison Bonaparte le frappe plus que le désert de Longwood. A Sollacaro, il visite la maison de Colonna où le vaniteux Boswell, véritable « ambasciadore inglese », muni d'introductions de Rivarola et de Rousseau, monta un jour le cheval caparaçonné de Paoli et se fit suivre de ses gardes. Mais toujours la joie de vivre et de regarder vivre le reprend.

A Ajaccio, c'est le golfe qui l'attire. Il se laisse aller à la mélancolie de Sartène.

A Bonifacio, cela est vrai, la poste est infecte et le mess des officiers « absolument dégoûtant ». Il y attrappe la diarrhée. Mais comme le pont-levis est adorable, et la locanda douteuse, et les boyaux sans véhicules, tel Venise ! L'âme de la forteresse moyenâgeuse l'envahit, et la messe lamentante, faite pour un temps de peste et de siège. Partout sans en devenir jamais l'esclave, il reste l'interprète fidèle de la nature, de la légende et de la romance.

Biddulph, l'artiste, manie, comme son ami la plume, le crayon et le pinceau. Les lithographies en couleurs, très délicates, sont presque trop charmantes. Mais j'aime autant les vignettes noires, plus modestes, qui donnent la vraie note, en quelques traits. C'est Olmeta sur sa colline dégingandée entre les ormes, Monte Cristo suspendue en mirage sur la mer toscane, le dos d'âne du pont de Murats, les chataigneraies profondes, Bonifacio la judaïque, le soldat en schako et bar-biche en pointe qui monte la garde à la citadelle de Corte, et la grisaille des pentes de Vivario, tragiquement dénudées, où veillent deux larices échassiers.

Ainsi voici deux hommes de cœur, gentlemen en voyage, qui ont saisi sans effort ce que la Corse contient d'éternel sur son visage et dans son sol. Nous pourrions en toute confiance les suivre en Sardaigne, au mont Limbara et par le grouillis pittoresque de Porto-Torres. Rappelons-nous seulement les noms de Forester et de Biddulph comme ceux de grands amis de la Corse. « Le véritable voyageur, dit Forester, n'est pas égoïste » Il a tenu parole. Il a rapporté aux foyers d'Angleterre, que la pluie caresse, ce conte exact « du pays fabuleux » qui « telle une émeraude sertie d'émail, orne la ceinture de Méditerranée ».

Paul CHAUVET.

DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE

LA CONQUÊTE DE LA CORSE PAR LES ANGLAIS

Extrait des mémoires de l'officier anglais Samuel RICE
(Suite)

IV. — Le Siège de Bastia (Suite).

C'est en vain que Lord Hood mit sa persévérance à insister sur la nécessité d'une tentative d'attaque par les troupes de terre. Après plusieurs conseils de guerre, il finit par déclarer qu'il prendrait Bastia avec ses fusiliers marins et ses matelots. On avait déjà perdu un mois à examiner la place et ce mois avait donné à l'ennemi le temps d'améliorer ses fortifications et ses retranchements. Il fallut encore un autre mois pour prendre Bastia, et dont on ne s'empara ni par assaut ni par bombardement, mais bien grâce à la famine, car Lord Hood bloquait étroitement la ville du côté de la mer, tandis que les Corses faisaient bonne garde du côté de la terre. Il n'y eut pour ainsi dire aucun combat. Bien que Hood et Nelson aient décoré du nom de siège ces opérations, l'armée ne fut jamais en position ; quant aux navires leur rôle se borna à maintenir un blocus serré, à mettre à terre quelques canons avec une troupe de débarquement. Les canons firent peu de mal à l'ennemi et à ses ouvrages, mais ils gaspillèrent beaucoup de munitions ; les troupes sous les ordres de Nelson comprenaient 1183 soldats d'infanterie de marine et 250 marins ; elles ne bougèrent pas. Le 19 mai, Bastia affamée dût se rendre et les 3500 hommes de la garnison rendirent leurs armes au corps anglais qui ne comptait que 3000 hommes tant soldats que marins.

V. — Le Siège de Calvi.

On s'occupa alors de Calvi, qui est sur la côte ouest ; c'était la seule place importante qui restait au pouvoir des Français. On savait qu'elle s'était activement ravitaillée en vue d'un siège ; Lord Hood décida de commencer les opérations avant que la garnison ne put être renforcée. Le brigadier-général d'Aubant était parti en Angleterre ; il avait été relevé par le général Charles Stuart, qui avait été envoyé en remplacement du général Dundas. Sa nomination fût bien accueillie par tout le monde et donna confiance aux troupes. Il y avait bien en Corse sept régiments, mais ils étaient extrêmement faibles, car ils étaient obligés de fournir des détachements employés sur les navires ; de plus le climat éprou-

vait grandement la santé des hommes. L'« armée » que le général Stuart pouvait employer contre Calvi était réduite à 2500 hommes. Des transports les amenèrent de Bastia à la Baie Mortella. Le 19 juin elle en repartit et vint débarquer à quelques milles de Calvi : marchant vers l'intérieur, elle établit son camp à environ trois mille de la forteresse. Le colonel More prit le commandement d'un corps spécial de réserve qui comprenait les compagnies de flanc-garde du Royal Ecosais, le 50^e, le 51^e, et les restes du 2^e bataillon des Royaums. Le commandement provisoire du 51^e revint au Major Pringle.

Deux puissants ouvrages couvraient Calvi du côté de la terre : le fort de Mozzello, et le roc fortifié de Monteciesco. Des batteries furent immédiatement installées sur les hauteurs qui dominaient ces ouvrages à une distance de 500 yards, et le 7 juillet, l'ennemi évacua Monteciesco. Les canons furent alors mis en batterie sur Mozzello, et travaillèrent pendant dix jours à y ouvrir une brèche praticable. Mais les assaillants étaient eux-mêmes sous le feu de Calvi, et de quelques ouvrages moins importants. Le capitaine Nelson perdit un œil par suite des éclats de pierres projetés par un boulet qui frappa le sol juste devant lui.

Le 19 juillet, avant le jour, une brèche ayant été pratiquée dans les murailles de la redoute Mozzello, les troupes s'élancèrent à l'assaut. Le Colonel Moore était en tête ; quelques hommes portaient des sacs à terre, et des échelles. Malgré les balles, les grenades et les bombes qui pleuvaient sur eux, les grenadiers chargèrent vigoureusement à la baïonnette, et chassèrent les Français de la redoute. Dans cette attaque furieuse, Moore fut blessé à la tête par un éclat de bombe ; un moment, il perdit connaissance, mais il se releva, et resta à la tête de ses hommes jusqu'à ce que la redoute fut prise et fût retranchée de façon à couvrir ses troupes du feu des canons ennemis qui tiraient de Calvi.

Dès que Mozzello eut été pris, la résistance de l'ennemi prit fin, et ses canons cessèrent le feu. Mais les Français refusèrent de capituler, et les Anglais poussèrent le siège avec vigueur, en avançant leurs batteries qui comprenaient plus de trente pièces. Moore écrivait à ce moment : « La maladie décime mes officiers et mes hommes ; il y a beaucoup plus d'un tiers de notre effectif qui est porté malade ; jamais peut-être on n'a vu autant de travail fait par un si petit nombre d'hommes dans le même laps de temps ».

Le 30 juillet, l'ennemi engagea des pourparlers, car la ville avait été incendiée en deux ou trois endroits, et les canons anglais faisaient beaucoup de dégâts. Le général Stuart fit cesser le feu, et entra en conversation avec le général Casa-

bianca. Le 10 août, Calvi se rendit ; l'ennemi déposa les armes, et la garnison fut embarquée de suite sur des transports.

Le jeune Rice, qui était un des plus jeunes officiers subalternes du 51^e n'eut pas l'occasion de se distinguer au cours de ces opérations. Il ne semble pas avoir éprouvé de grandes impressions de sa première campagne. Voici ce qu'il écrit à son frère.

Du camp devant Calvi le 2 août 1794.

« Les assiégés viennent de hisser le drapeau blanc ; la fusillade et la canonnade s'apaisent ; je saisis donc l'occasion, — et je ne mens pas en disant que c'est la première depuis le commencement de ce siège, — et je vous adresse ces quelques lignes. Je tiens à vous dire tout d'abord que je ne vous donnerai pas un récit détaillé de nos opérations. D'abord je ne le pourrai pas, ensuite cela n'aurait aucun intérêt pour vous. Les journaux vous donneront bientôt, je pense, tout ce récit. C'est plutôt leur rôle que celui d'une lettre particulière. Les nouvelles qui vous feront le plus de plaisir, à mon avis, seront celles de ma santé. Le drapeau blanc dont je vous parle annonce probablement la capitulation de Calvi, et j'en suis très heureux, non pas à cause du danger des balles, mais à cause de la maladie qui éprouve les officiers et les hommes. Cette maladie, une espèce de fièvre, ne frappe pas seulement les plus délicats ; elle saisit soudainement les plus robustes. Nous avons dans l'armée plus de 2000 malades de cette fièvre, et parmi eux, beaucoup d'officiers. Elle n'est pas très dangereuse, mais deux officiers en sont morts. A mon avis elle provient du fait que nous sommes exposés, dans nos tranchées, à la chaleur intense du soleil. J'en ai vraiment assez de ce siège. Nous avons enlevé tous les ouvrages de l'ennemi, et réduit ses canons au silence ; la ville a été en flammes pendant plusieurs jours. Si les ennemis continuent à s'obstiner, le général est bien décidé à ne plus tenir compte de leurs drapeaux blancs, qui nous ont si souvent trompés ; il veut ouvrir une brèche, et enlever la ville d'assaut ; on y arrivera aisément au prix de quelques têtes cassées. Jusqu'à présent, nous n'avons eu que quatre officiers tués, et six ou sept blessés. Le Colonel Moore a été blessé légèrement à la tête quand nous avons pris la redoute de Mozzello, mais maintenant il est guéri.

J'étais à la prise de Bastia, mais je n'y ai guère cueilli de lauriers. Tout ce que je peux dire, c'est que nous étions prêts à faire de notre mieux. Mylord Hood et ses marins ont réclamé l'honneur — si toutefois c'en est — de prendre la ville. Bastia est une excellente ville, et sera une très agréable garnison. Autant que j'en puis juger, Calvi n'est pas grand chose. C'est Ajaccio qui est de beaucoup la résidence la plus agréable de toute l'île.

(à suivre)

Traduit par M. L. FILIPPI (d'Urtaca).

LE DIRECTEUR-GÉRANT : A. CLAVEL.

Imprimerie de l'Indicateur de la Corse



Bibliographie de la Presse Corse

(Voir à partir du n° 7, deuxième année).

Ami du peuple (L') Organe impériale hebdomadaire. Directeur; *M. Montecatini*. 1^{er} numéro le 7 octobre 1888, Bastia, 4 pages raisin, 4 colonnes, n'eut qu'une durée éphémère.

Annales agricoles de la Corse, *Bulletin des sociétés d'agriculture des arrondissements de Bastia, Ajaccio, Corte et Sartène*. 1^{er} numéro 1855, annuel format in-8 raisin, 296 pages. Imprimerie Fabiani, Bastia; n'a publié qu'un seul volume, édité par les soins de la société d'agriculture de Bastia.

Annales de la Corse (Les) par *M. le Docteur Antoine Mattei*, publication mensuelle de 16 pages in-4^e carré sur 2 colonnes. 1^{er} N° en Janvier 1877, dernier en décembre 1879. La première année fut imprimée à Paris (chez Balitout et Cie), les suivantes à Clermont-de-l'Oise (chez A. Daix), avec bureau à Paris, 1, rue Thérèse.

Cette importante et savante publication méritait le plus grand succès. Elle laissa les Corses indifférents, ainsi que le constate amèrement le Docteur Mattei en réitérant en vain ses appels à ses compatriotes.

A la fin de la troisième année il renonça à la lutte, et, pour limiter les lourds sacrifices qu'il s'était imposés, suspendit sa publication.

Appel au peuple (L') Journal hebdomadaire, fondé à Ajaccio en 1874 par *M. Vannucci*. Imprimerie Pompéani.

Appel au peuple (L') fondé à Ajaccio en 1909; journal hebdomadaire du Comité Central Bonapartiste. Rédacteur en chef: *M. Jules Luciani*. in-folio 4 pages, 5 colonnes, imprimerie spéciale.

Artigiano (L'); *Lunario Corso popolare per l'anno 1855* (fondation) arricchito di Poésie inedite, Proverbi e varie canzonette popolari; brochure in-12, Bastia.

Astronomo (L'), *Lunario Corso per l'anno 1855*, varie poésie, quadro della corte di Bastia, en impr. Eug. Ollagnier; in-32 raisin 64 pages. Cette publication prend en 1859 le titre suivant: *L'artigiano, lunario corso faceto popolare arricchito di varie poesie inedite*. A continué ainsi jusqu'en 1901 inclusivement. A partir de 1902 et jusqu'à aujourd'hui a paru dans le format in-16 raisin avec 64 pages. Il en est à sa 65^{me} année et paraît à l'impr. J.B. Ollagnier à Bastia.

Aspic (L') Journal fantastique et satirique paraissant le Dimanche et fondé à Bastia en 1895.

Réapparition en février 1908 comme *journal républicain indépendant* sous la direction de la *F. A. Giansily*, 4 pages raisin, 4 colonnes.

Nouvelle réapparition en août 1919, sous la même direction, bur. à Bastia.

Avant-garde (L') Journal bi-hebdomadaire publié à Ajaccio en 1892 sous la direction de *M. Sampiero Porri*.

Avant-garde corse (L') hebdomadaire, journal républicain socialiste, fondé à Ajaccio par *M. J. A. Patachini*, de Rosazia; 1^{er} numéro le 27 octobre 1908, raisin in-folio 4 colonnes et en Jésus à partir du 16 mai 1909. Ajaccio, Imprimerie spéciale.

Interrompue par la guerre cette publication a reparu sous la même direction avec le sous-titre: *Organe de la Démocratie insulaire*: « S'est toujours efforcé de provoquer dans l'île l'évolution économique et sociale dégagée de la politique des clans ». Rédacteur en chef: *André Perini*.

Avanti, pour la défense du prolétariat insulaire. Journal politique Corse; hebdomadaire, illustré, publié à Paris sous la direction de *M. Paul Quilici*. 1^{er} numéro le 5 juillet 1913; dernier le 1^{er} août 1914; format in-4^e Jésus, 8 pages à 2 colonnes.

Avant-scène (L') *Journal théâtral littéraire et commercial*, fondé à Bastia en novembre 1892.

Avenir (L') Publié à Ajaccio en 1887; rédacteur en chef *M. Gaudiani*, ancien juge d'instruction.

Avenir (L') *Journal d'action républicaine et anticléricale* fondé à Ajaccio le 3 juillet 1904. Directeur-Rédacteur en chef: *M. Antoine Simula*, hebdomadaire, in-folio raisin 4 col. Durée éphémère.

Avenir de la Corse (L') publié à Marseille en 1891 par MM. *André Delamarre*, *Cerati* et *H. Delfini*, hebdomadaire, disparu et publié ensuite à nouveau avec une autre direction: 1^{er} numéro, 10 juillet 1900. 4 pages Jésus, 4 colonnes, Imprimerie de l'Avenir.

Avenir de la Corse (L') Journal hebdomadaire publié en octobre 1911 par un comité composé de MM. *de Peretti Xavier*, *Ottaviani*, *Proth de Ferdy* et *Artigue*, avocat à Toulon. (A suivre).

PROPAGANDE !!!

PRIME GRATUITE. Tout abonné qui procurera deux souscripteurs nouveaux à la *Revue* recevra *franco*, en remerciement, une brochure documentaire de cent pages, trop fameuse œuvre boche, n'ayant pas été mise dans le Commerce, *curiosité* et *rareté* bibliographiques, très abondamment illustrée de photos tirées en bistre, avec sur la couverture, le casque et le glaiwe symboles de militarisme et de guerre, brochure douloureusement instructive, digne d'être commentée et conservée par tout français qui n'oublie pas !... Des circonstances particulières nous ont procuré ces brochures boches que l'un de nos proches parents, rentrant chez lui après l'armistice, en pays occupé, a trouvées en nombre... à la place de son mobilier ! Nous souhaitons que cette prime, d'une réelle valeur, encourage les amis de la *Revue* à intensifier la propagande dont elle a besoin.

ITINÉRAIRES DESCRIPTIFS

des routes de la Corse

L'importante publication, dont la guerre avait interrompu l'impression et qui comprend tous les documents établis par les Ponts et Chaussées sous le titre : *Itinéraires descriptifs des routes de la Corse*, s'achève en ce moment, malgré les difficultés actuelles, pour paraître avant l'époque du Circuit de la Corse.

La place nous manque pour donner à ce sujet les renseignements utiles, contenus dans une circulaire de 6 pages qui sera adressée *franco* sur demande.

DEMANDES D'OUVRAGES

VITALI. — *Chronica sacra santuario di corsica*. Florence, 1639.

MULLER. — Géographie de Ptolémée.

BAUDRAND. — *Géographia ordine litterarum disposita*. Paris, 1671.

GREVIUS. — *Thesaurus antiquitatis et historie Siciliæ*. Tome XV.

MERCATOR (Gerard). — Tables géographiques d'après Ptolémée, annotées et corrigées par Pierre Montanus. Flandre, 1628.

MULTEDO (Giuseppe de). — *Alla Corsica*, Canto (15 p.), Bastia, 1859.

MULTEDO. — Hymne à la Corse, traduite par Mad. N. (6 p.), Bastia, 1858.

PELLEGRINI. — *Canti popolari dei Greci di Cargèse*, Bergam, 1871.

ABONNEMENTS :

à la deuxième année (1921)

UN AN: France 8 fr. Etranger 9 fr.

Collection de la première année (sans le n° 2)..... 6 fr.

Tables et couverture annuelles. 2 fr.

Première année complète et brochures sous couverture (*Quelques exemplaires seulement*)..... 20 fr.

Le versement à notre compte de chèques postaux (*Paris 211-44*) a l'avantage de ne coûter que 0,15 cent, quelle que soit la somme versée, avec la facilité de correspondre sur le talon de la formule à remplir, fournie par la poste. L'inconvénient est que nous ne sommes avisé que quelques jours plus tard, ce qui ne nous permet pas de donner satisfaction immédiate à notre abonné.

La *Revue de la Corse* est bimensuelle et publiée, de janvier à décembre de chaque année, six fascicules brochés contenant chacun 32 grandes pages de texte et 8 pages de couleur annexes, sur deux colonnes, avec cette particularité de ne céder aucune place à la réclame et de n'admettre aucune annonce étrangère.

La *Revue de la Corse* n'est pas un journal ; elle est rédigée par une élite de collaborateurs éminents qui en font une publication unique destinée à prendre rang dans les bibliothèques à côté des ouvrages historiques et documentaires consacrés à la Corse. Elle ne s'adresse pas spécialement à des lettrés mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

Ceux de nos abonnés qui ne collectionnent pas la *Revue*, nous rendraient service en voulant bien nous retourner le numéro 2 (mars-avril 1920), que nous reprendrons pour un franc. Nous leur serons reconnaissant de cette obligeance.

AVIS

L'abondance des renseignements contenus dans ces pages de couleur, qui en font une véritable *Revue* annexe, nous oblige à restreindre la place consacrée aux parties alternées du catalogue des livres Corses. Nous étudions la possibilité de faire un tirage à part des huit pages dont il se compose actuellement afin d'en envoyer un exemplaire complet aux personnes qui le désiraient.